

Michel Bühler

*Lettre à  
Menétrey*

Aperçu du dossier de presse

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



*Michel Bübler écrit à un ami disparu.  
Rencontre avec l'écrivain-chanteur dont le dernier livre est  
aussi un cri du cœur politique.*

*« J'ai l'impression qu'on va droit dans le mur »  
Michel Bübler. Au travers de Lettre à Menétrey, l'écri-  
vain et chanteur se raconte.*

**I**L A trois maisons! Son refuge de L'Auberson, à côté de Sainte-Croix, le berceau de la famille Bübler, Médières et... le monde! Médières, c'est un petit village du Valais, aux ruelles pentues où se frôlent les vieux chalets. Un petit nid d'aigle encore authentique et qui, bonjour le choc des cultures, se trouve à un jet de pierre de Verbier l'asphaltée! « Surtout, ne parlez pas trop de Médières, dit Bübler. Je n'ai pas envie qu'on y construise des buildings... »

Médières, c'est aussi le souvenir de Jean-Claude, l'ami auquel le chanteur et écrivain s'adresse dans son dernier bouquin, *Lettre à Menétréy*. « C'était vraiment un de mes meilleurs amis, raconte Bühler. J'ai vécu tellement de choses avec lui. Comme je l'écris, il était tonitruant. Il a laissé un grand vide. Avec ce bouquin, j'avais envie qu'il laisse une trace parmi nous. »

Bühler concède qu'ils n'avaient pas grand-chose en commun. « Nous ne faisons pas le même métier, nous n'avons jamais milité ensemble... » Et pourtant, dans ces lignes émouvantes qui sont consacrées à l'ami disparu, on sent bien qu'ils étaient, tous deux, entiers et purs. « D'une certaine manière, c'était un peu mon double. »

« *Comment je vois le monde...* »

Menétréy, c'est encore le fil rouge de ce livre. Où, au gré de ses humeurs, Michel se raconte, se souvient, se révolte, abordant quantité de thèmes dans une apparente anarchie, et qui n'en forment pas moins un tout organique. « Pour moi, c'était une façon de dire : voilà comment je vois le monde aujourd'hui. Tout en sachant que je ne détiens pas la vérité. Mais ça faisait un bout de temps que j'avais envie d'écrire quelque chose qui soit branché sur l'actualité. Accessoirement, ce n'est pas un hasard si j'ai commencé à écrire le 11 septembre 2002, juste un an après les attentats de New York et Washington. »

Tant Michel Bühler a quelque chose de serein du haut de ses 58 ans, autant il est pudique, discret,

peu disert (en tout cas ce jour-là!), autant est-il un homme qui n'a en rien renoncé à ses révoltes, à ses convictions. Il écrit qu'il a l'impression qu'il n'y a pas eu de rupture dans sa vie, et c'est on ne peut plus vrai. Fils d'ouvrier, il reste fidèle à la gauche, même si, dans son livre, il attaque avec une certaine virulence le Parti socialiste français, vendu à l'économie de marché. « Je crois qu'en étant de gauche deux attitudes sont possibles. Soit on essaie d'aménager ce qui existe, soit on décide de tout changer, de repenser le système. C'est pour cette raison que je me sens proche des altermondialistes. Il faut changer les rapports entre les gens, arrêter de considérer que l'argent décide de tout, que tout se justifie au nom du profit. Les ultralibéraux nous disent que c'est la loi du marché! Mais non, l'ape-santeur, c'est une loi. Pas le marché. »

Bourlingueur dans l'âme et citoyen du monde, expression, hélas, galvaudée, Bühler a été très marqué par un voyage en Palestine et à Jérusalem. Il y raconte le quotidien d'un peuple écrasé, humilié. « Pourtant, je n'ai fait que raconter la vie quotidienne de ces gens, la réalité simple de tous les jours. Mais j'en suis venu à me demander si l'État d'Israël ne faisait pas tout pour rendre la vie intenable aux Palestiniens, au point qu'ils quittent leurs terres. Est-ce qu'il y a un plan? Je n'ai évidemment rien contre les Israéliens, mais je déteste les sionistes. D'ailleurs, dans mon livre, je ne parle jamais de Juifs. Mais de ces sionistes qui, à la moindre attaque, crient à l'antisémitisme. »

« *Je suis fâché, déçu* »

Naïf, Bühler? « Forcément, il y a des gens qui vont le penser. » Mais il s'en fout et il a raison. Idéaliste, certainement, ce qui n'est, hélas, pas une valeur à la mode. « J'ai le sentiment que si, jeune homme, on m'avait décrit l'après-2000, j'aurais éclaté de rire. Il y a bien sûr des choses qui vont mieux, comme les progrès de la médecine. Mais, pour le reste, je suis fâché, déçu. On aurait pu mieux faire. Je ne suis pas désabusé, mais il me semble, quelquefois, que le monde va droit dans le mur. » Restent les plaisirs du quotidien. Sa chère Anne, aimée. Une fille comme lui, nature. Bühler raconte aussi, dans ce livre, de beaux souvenirs de la Fête de *L'Humanité* à Paris. « J'aime bien cette ambiance, on boit des coups, on finit un peu torché. Je n'ai jamais été tout à fait d'accord avec les communistes français, mais j'ai l'impression qu'à la fête il n'y a pas beaucoup de salauds qui s'y promènent. » Il a aussi de beaux projets. « Je suis en train de composer mon nouveau CD, qui devrait sortir le printemps prochain. Et, plus loin dans le temps, je vais faire un recueil de mes chansons avec textes et musiques... »

AIMÉ CORBAZ, *Le Matin*

24 août 2003

*Entre nature et créativité...  
Beau parcours de Michel Bühler*

C'EST avec un très grand plaisir que j'ai découvert le nouveau livre de Michel Bühler, *Lettre à Menétrey*. Depuis de nombreuses années, je savoure les œuvres de ce poète, chanteur, écrivain, qui nous fait entrer dans un univers gratifiant d'ouverture à l'humain, au vivant, dans une symbiose de l'empathie et de la lucidité, de l'amour des êtres et de la contestation de l'inacceptable.

Dans sa démarche épistolaire, Bühler s'adresse à Jean-Claude Menétrey, un ami décédé il y a deux ans. Après avoir enseigné à Lausanne, il prit sa retraite dans le village valaisan de Médières, où Bühler passe une partie de son temps (ses deux autres habitats étant L'Auberson et une demeure à Paris). D'après les échos que Bühler nous en donne,

Menétrey était un camarade étonnant, très « tempéramental » comme aurait dit Charles Trenet. Bon vivant, habité, parfois, de discrètes angoisses, il était à la fois épicurien et râleur, se lançant dans des discussions philosophiques plus proches de l'anarcho-surréalisme que de Platon.

Au fil de son cheminement intérieur, Bühler nous emmène dans ses voyages au Hoggar, dans les territoires palestiniens (parfois en compagnie de Menétrey). Il exprime, avec une authenticité qui lui est familière, la présence des vibrations de la nature, les moments de bonheur liés au silence du désert, un dialogue avec les arbres, le bord mouvant de la mer avec « la conscience claire d'appartenir, élément minuscule, à la création ». Dans ses déplacements, Bühler découvre un aspect particulièrement affligeant de notre terrestre condition, à savoir les conditions terriblement dégradantes dans lesquelles vivent de nombreux humains, exploités, aliénés, quand ils ne sont pas soumis à des violences destructrices, ces humiliations scandaleuses leur étant souvent imposées par des obsédés de la dominance.

Et c'est là que nous retrouvons un engagement et une dynamique de Bühler dont je me sens personnellement très proche, à savoir sa révolte contre ceux que je nomme volontiers les « ploutocrates », qui ne réalisent rien d'autre que « l'accaparement des richesses planétaires par une bande de forbans ». Bühler s'en prend particulièrement aux « number one » d'outre-Atlantique, qui prétendent sortir toutes les sociétés de la pauvreté par l'économie néolibérale, alors qu'en réalité une telle stratégie ne

visé qu'à rendre les pauvres toujours plus pauvres, au bénéfice d'une infime minorité de richissimes.

Bühler fustige avec une grande justesse « ces individus pragmatiques qui ont une calculette à la place du cœur et une liasse de dollars comme Nouveau Testament ». Pour ne pas aller « droit dans le mur », comme il l'exprime, il est plus que jamais nécessaire de recréer un monde de solidarité. Il est réjouissant, dans cette perspective, de constater qu'un nombre croissant de personnes s'élèvent contre la dictature de l'armement, du dieu dollar, pour des projets à la fois écologiques, égalitaires, pacifistes.

Dans cette conversation galactique avec son ami défunt, Bühler nous embarque dans un monde à la fois très présent et émouvant, entre le réel et l'imaginaire, la vie et la mort, dans une très belle symphonie telluro-cosmique. Un grand merci, cher poète, et que l'aventure humaine continue, dans la joie partagée et la rébellion contre l'ignoble, *viva la vida!*

HENRI-CHARLES TAUXE, *24 Heures*  
12 septembre 2003

*Michel Bühler écrit en poste résistante*

*La Lettre à Menétrey est à la fois un livre d'amitié, de bourlingue, de nostalgie et de colère. Le meilleur de son auteur !*

**M**ICHEL Bühler n'a pas encore l'âge de compter plus d'amis dans l'autre monde que sur cette terre que l'on sait parfois encore si jolie, et pourtant il en arrive bel et bien, à l'approche de la soixantaine, à mêler pas mal de nostalgie à sa soif de vivre. Le dernier texte qu'il vient de publier en est d'ailleurs naturellement imprégné puisque, sous la forme, très étoilée, d'une lettre à un ami cher qui lui a fait le sale coup de disparaître, il va revenir sur les belles heures passées ensemble dont chaque évocation fait réapparaître d'autres figures disparues. Rien pour autant de la remémoration style ancien

combattant dans cette *Lettre à Menétrey* qui se module à la fois comme le journal de bord d'un périple à travers les années et les continents au fil duquel le chanteur-écrivain-voyageur passe à tout moment du présent au passé ou de son ancre du XIV<sup>e</sup> arrondissement parisien à son pays natal jurassien, en passant par le Hoggar, Santiago du Chili où Jérusalem qu'il dit la plus belle ville du monde.

Comme cela se passe souvent avec ceux que nous avons aimés, ou avec lesquels nous avons partagé des moments particulièrement intenses, dont la présence *post mortem* semble s'accroître avec les années, cette *Lettre à Menétrey* nous rend celui-ci parfaitement présent et dès la première évocation de ce type «debout», grand mangeur et grand buveur, qui n'arrivait jamais chez l'ami qu'avec deux bouteilles baptisées des «précautions» et dont l'engagement politique à l'extrême gauche découlait d'une générosité frondeuse plus que d'une passion idéologique. Finement, Michel Bühler l'imagine d'ailleurs en frangin désillusionné et pondérateur quand lui-même monte sur les grands chevaux de sa colère contre la globalisation ou la guerre en Irak, le sort imposé au peuple palestinien par Israël ou le cynisme de ceux que son propre père regroupait sous l'appellation de «Haute Finance». D'aucuns dauberont sur les idéaux réaffirmés de notre «gaucho errant», assez peu *tendance* en dépit de son ralliement naturel à l'altermondialisme, mais nous serions plutôt tenté de tirer notre chapeau à ce démocrate conséquent (qui fut à ce titre des constituants vaudois) pour qui la lutte contre l'injustice reste une valeur de base, et qui nous rap-

pelle que la défense de la liberté et de la dignité humaine fait partie d'une vision du monde et d'une façon d'être civilisé.

À cet égard, la *Lettre à Menétrey* va bien au-delà de la profession de foi : vers la mise en lumière de mille petits faits et petits gestes humains qui modulent ce qu'on pourrait dire le chant du monde et son partage fraternel. Ainsi parle-t-il admirablement du bonheur rare et profond qu'il a éprouvé un soir dans le désert, près de Tazrouk (en un lieu découvert par Menétrey et sa première femme Anne-Catherine), où il s'est senti sur une planète enfin sienne (« Je grandissais jusqu'aux limites du paysage, j'étais le paysage »), de même qu'il nous touche en évoquant sa mère nonagénaire qui l'aide à « tenir debout », sa douce amie ou tous ceux que Georges Haldas disait faire partie de la « société des êtres », avec une franchise et un naturel sans ostentation, entre le tout proche et le très lointain, le journal de ce matin et l'étoile de Menétrey...

JEAN-LOUIS KUFFER, *24 Heures*

30 septembre 2003

*Le dernier livre de Michel Bübler*

**S**ORTIE en 1987, *La Parole volée*, magnifique évocation des luttes ouvrières à Sainte-Croix, avait connu quatre éditions et reçu le Prix Lipp.

Depuis lors, on savait que Michel Bübler n'était pas seulement un des meilleurs artistes suisses de la chanson, mais aussi un écrivain.

Il publie aujourd'hui *Lettre à Menétrey* (Bernard Campiche Éditeur). Il ne s'agit pas d'un roman, mais d'un récit dont le fil conducteur est le souvenir de Jean-Claude Menétrey, maître secondaire à Lausanne, mort il y a quelques années.

Le sujet n'était pas facile à traiter. L'auteur s'est joué de toutes les difficultés de l'entreprise et nous donne un ouvrage abouti où alternent des pages truculentes, souvent drôles, et des souvenirs, parfois émouvants, dont la nostalgie retenue, jamais

cafardeuse, se mue volontiers en explosion de joie face à la beauté du monde.

Dans chacun de ces chapitres, Menétrey est présent, sans pesanteur. Lorsqu'il se remémore des événements auxquels l'ami qui n'est plus n'a pas pu participer, le chroniqueur poursuit avec lui un dialogue muet, comme une petite musique qui jamais ne disparaît complètement.

### *Tonitruant*

C'est le mot par lequel commence le récit. Michel Bühler écrit : « Tu étais tonitruant, bruyant, impétueux, démesuré. [...] Un colosse aux cheveux drus, au fin collier de barbe, aux narines larges, tel un mufle, faites pour aspirer goulûment, avec bonheur et d'un seul coup, l'air de tout un canton. »

L'amitié profonde pourtant ne masque pas la réalité : « Des défauts, tu en avais, et comment... [...] Tu étais maniaque. C'était peut-être ton côté "suisse", ou "fils d'instituteur" qui ressortait. [...] Tu étais envahissant : toujours à pousser ma porte, les bras chargés de magnums, de boîtes de confit de canard, de paquets de crème glacée... [...] Tu étais insupportable lorsque l'alcool embrumait tes pensées. Obstiné, forcené, tu pouvais boire jusqu'à tomber. J'avais pris l'habitude de dire : "Menétrey est mon ami, jusqu'à la deuxième bouteille." »

Ou encore, cette fine remarque : « Tu avais une écriture petite, appliquée, avec des lettres verticales et rondes, aisément lisibles. Elle ne correspondait pas à ton aspect physique. Pas plus qu'à ta manière d'exister. Tu cachais en toi un "bon élève". Une

partie de ta personnalité était mesurée, attachée aux règles, paisible... »

*Beaucoup de lieux, beaucoup de personnages*

De nombreuses autres figures traversent le livre, comme Anne, la compagne tant aimée de Michel Bühler, ou Marcel, cet ami disparu lui aussi et qui, avec Menétrey et l'auteur, formaient un trio de copains.

Et puis l'histoire se déroule dans des villages, des villes, des pays très divers, en compagnie de l'ami perdu ou, plus fréquemment, de son seul souvenir.

En Suisse romande, d'abord à L'Auberson : « C'est l'endroit calme où j'ai le loisir de me promener dans les sentiers de ma mémoire. » Ou les alentours de ce café de montagne, au-dessus de Sainte-Croix, qu'il définit, dans son émerveillement devant la vie, comme « un des nombreux plus beaux endroits du monde ».

Ou bien près de Verbier, dans une grange retaillée d'un hameau que Menétrey avait choisi comme domicile de prédilection.

Mais aussi Paris, à la Fête de *L'Humanité*, dans la banlieue nord. L'auteur se sent en famille au milieu de la foule populaire qui chante l'Internationale, mais reste sceptique à l'égard des dirigeants communistes qui ont conduit ce parti à l'échec.

Au gré de la mémoire défilent le Chili, au moment du vingt-cinquième anniversaire de l'assassinat d'Allende, le Sénégal, le Hoggar, dans le Sud algérien, la France entre Nyons et Dieulefit, le

Mali, la Dominique dans la mer des Caraïbes, l'île de Pâques, l'Irlande.

*La Palestine au cœur*

Et surtout la Palestine où l'artiste avait été invité à donner des spectacles à Gaza, à Ramallah et à Jérusalem. Dans cette ville, le tourisme ayant dé péri, il sera le seul client de son hôtel. « J'ouvre pour toi, écrit-il en pensant à Menétrey, le carnet noir : nouvelles fraîches du Proche-Orient. »

La Palestine qui, comme un second leitmotiv, revient à cinq ou six reprises sous la plume de l'auteur. La Palestine où vit un peuple en prison dans son propre pays...

La misère rencontrée à chaque pas, les exactions de l'occupant, l'héroïsme des habitants dénués de presque tout ne l'empêchent pas de voir en face certaines réalités, par exemple « les résidences des privilégiés (palestiniens) qui se sont enrichis grâce à la corruption ».

Les pages consacrées à son passage dans Jenine en ruine sont très fortes. « Ici, lui dit-on, on ne joue pas aux malins. Un pas de côté : ils tirent ! » La cité est spectrale.

« Le siège du quartier (central) a duré treize jours. La ville était coupée du monde, les combats se sont déroulés sans témoins. La presse, à l'époque, a soupçonné les forces israéliennes de se livrer à des massacres. Quand on a découvert qu'il n'y avait eu, au bout du compte, qu'une quarantaine de morts, femmes et enfants compris, les critiques contre Tsahal se sont tues. Combien faut-il

de vies humaines sacrifiées pour que nous nous indignions ? »

Mais l'humour n'est jamais loin du drame. De nouveau en Israël, à Jérusalem, Bühler aperçoit une boutique, au milieu d'innombrables tee-shirts, l'un d'eux portant l'inscription : « Amérique, n'aie pas peur, Israël est avec toi ! »

*La fin de Menétrey*

Au passage, il livre quelques réflexions politiques, comme celle-ci, en réponse à des « gauchistes » méprisant la lutte électorale : « Sans être une arme absolue, l'exercice du droit de vote est un moyen, tout petit et fragile, de prendre sa part dans la guerre que l'argent livre à la justice. » Ce qui ne l'empêche pas de décocher ses flèches contre « les juste-pensants et les bien-répétants ».

Au fil du récit, quelques histoires, quelques histoires savoureuses, tendres ou amusantes. Ainsi, ce garçon qui avait demandé à sa mère de le réveiller tôt. Il ouvre les yeux au milieu de la matinée et trouve à son chevet un mot qu'avait déposé la mère : « Pierre ! Il est six heures ! Lève-toi ! »

Ou l'histoire de cette femme allant à l'état civil déclarer la naissance de son fils. Comme l'employé lui demande quel est le nom du père, elle répond : Inconnu ! Et le fonctionnaire note sur son registre : « Nom du père : Inconnu » Le patronyme lui était resté quelque temps.

*Lettre à Menétrey* se termine, avec sobriété, par l'évocation de la mort de l'ami, lentement emporté par un cancer du poumon. « Menteur qui dira que

tu t'es un jour refusé un grand vin, ou un bon repas. Tu as vécu comme un seigneur. Jusqu'au bout. Tu t'es même payé le luxe de faire trois veuves d'un coup» – les trois femmes qu'il a successivement aimées au cours de sa vie. « Pudiquement, chacune a gardé pour elle sa propre image de toi, celle dont tu lui avais fait cadeau, un jour, comme on donne le meilleur de soi. Nous avons été unanimes pour décréter que tu te conduisais comme un salaud, en te défilant lâchement, en nous abandonnant là, à peine passé le milieu de ton chemin. »

Ce chant à l'ami disparu laisse des traces dans la mémoire du lecteur, parce que c'est un livre vrai. Et comment mieux conclure que par cet aveu du poète : « Depuis toujours, j'ai été révolté par l'idée de n'avoir qu'une vie. » Nous ne sommes pas certains qu'il soit vraiment réduit à cette extrémité. À le lire, il prouve avec talent qu'il peut exprimer le bouillonnement de multiples vies.

MICHEL BUENZOD, *Gauchebedo*  
3 octobre 2003

*Coup de cœur*

*Un cri du cœur qui nous rassure de l'humanité*

S OUS le stratus d'automne qui nous revient, et donc ses froidures, il convient pour se réchauffer le cœur et le corps, et toutes affaires cessantes, de se procurer *Lettre à Menétrey*, le dernier bouquin de Michel Bühler. Et de le lire, à petites lampées mais sans s'arrêter, comme on le ferait avec un marc de Gigondas, hors d'âge si possible. Ou toute autre chose que l'on aime. Dans cette *Lettre à Menétrey*, en effet, il y a de quoi faire danser les culs-de-jatte, rire les grincheux et même pousser dans la rue celles et ceux qui n'aiment pas en général se manifester.

Entre ses deux antres, celui de L'Auberson, dans le Jura vaudois, et celui de Paris, dans le XIV<sup>e</sup>, Michel Bühler a écrit une longue missive à un ami

« parti » il y a deux ans, compagnon au long cours, partageur de voyages et de mondes refaits inlassablement, frère de boire et de déboires, de moments chauds et, parfois, de désespérance. Mais, d'une lettre adressée à un seul, ce courrier devient universel, touche tout un chacun, embrasse le monde entier ou presque, et décline tous les sentiments qui peuvent habiter un humain. Humain. Voilà le mot magique, celui qui constitue le vrai drapeau du poète vaudois, tout à la fois, compositeur, chanteur, homme de théâtre et écrivain. Un humain qui appelle ses semblables à vivre de « solidarité, de bonté et de compassion », qui pourfend le fric, ses maîtres et ses valets, qui revendique ses coups de blues comme ses coups de gueule, qui vous prend au plus profond de soi pour chanter la beauté du monde, de la fraternité et de l'amour.

On dit Bühler rugueux et réservé. Et il l'est assurément. Du moins à première vue. Derrière cette écorce, et ses chansons le disent, et son bouquin le proclame, on a un homme fier, debout, charriant la tendresse à plein torrent, dont la main peut être en même temps poing levé rageur et caresse la plus douce, un homme si généreux que sa fréquentation ne peut que nous améliorer

BRUNO CLÉMENT, *Le Courrier*  
18 octobre 2003

*Récit*

Lettre à Menétrey *par Michel Bühler*

L'AMITIÉ est au centre de ce livre pudique dédié à l'ami disparu un soir de juin à 68 ans. Pour l'auteur, poète et chanteur aussi, originaire du « pays qui dort » – la Suisse –, il fut le compagnon de tous les combats et des quatre cents coups. Michel Bühler déambule dans les sentiers de la mémoire, prenant l'ami à témoin. Il « enrage et peste devant le spectacle du monde », quand il évoque l'injustice qui règne aux quatre coins de la planète où ils ont rencontré la fraternité, découvert la fragilité des choses. Y défilent des paysages et des idées bien en place. Et ses amis auxquels il réserve toute sa tendresse.

RUTH VALENTINI, *Le Nouvel Observateur*

13 novembre 2003

*De colère et de tendresse*

*En rendant hommage à un ami récemment disparu, Michel Bühler signe un livre de tendresse et de colère, de pudeur et de révolte. Lettre à Menétrey laisse voir un chanteur et écrivain que l'âge n'a guère résigné, mais qui sait dénicher des moments de bonheur dans les simples plaisirs de la vie.*

« **Q**UE tout soit clair entre nous ! Dans ce qui va suivre, je revendique le droit à ne pas aimer qui je veux. Et puis le droit à la colère, et puis le droit à la partialité ! Et j'admets que je peux me tromper, bien sûr. » Ces droits, Michel Bühler ne se gêne pas pour en user dans cette *Lettre à Menétrey*. S'y succèdent force, pudeur, tendresse, pour évoquer souvenirs et rages, « exactement comme lorsque nous devisions tous les deux », écrit-il, s'adressant à cet ami disparu il y a deux ans.

Michel Bühler, qui signe là sans doute son meilleur livre, excelle à rendre la présence de Jean-Claude Menétrey, bon vivant et rieur, « fatigant à force de vitalité ». Un homme « debout, ne vivant que d'exagération, de trop, d'excès. En amitié aussi. » Cet enseignant retraité avait trouvé dans un petit village valaisan un lieu où cultiver sa générosité. On y venait avec des bouteilles appelées « précautions » – parce que deux valent mieux qu'une – on y mangeait, on chantait, on refaisait le monde.

Éclatée, suivant les coq-à-l'âne de la conversation, cette *Lettre à Menétrey* laisse aussi apparaître un Michel Bühler que l'injustice ne cesse de révolter. L'âge et l'expérience n'ont en rien calmé les ardeurs du chanteur et écrivain rebelle. D'autant plus que « ce qui devrait être normal, la marche vers le meilleur, est tombé de nos jours dans le domaine de l'utopie ». Les 4x4 qui paradent à Verbier ? « Le symbole parfait et méprisable de la religion du superflu, de la consommation, de l'égoïsme le plus vulgaire. » Le néolibéralisme ? « On s'obstine à vouloir suivre le modèle étasunien, qui n'est que l'accaparement des richesses planétaires par une coterie de forbans. »

### *Voyage en Palestine*

Il est comme ça, Michel Bühler, généreux, parfois excessif peut-être, voire naïf, mais toujours intègre et libre. Dans ce livre d'amitié, de voyage et de souvenirs, il est un sujet qu'il aborde franchement, quitte à déranger une fois de plus. Vingt ans après un premier voyage, il retourne au Proche-

Orient donner quelques spectacles à Jérusalem, Gaza et Ramallah. À Jenine, il rencontre une vieille dame qui lui dit : « Va raconter dans ton pays ce que tu as vu ici. Les gens ne peuvent pas rester indifférents. »

« *Moments inutiles* »

L'indifférence, Michel Bühler ne connaît pas. Tout en condamnant « avec la dernière énergie » les attentats de Palestiniens, il rejette les représailles israéliennes : « Punitives collectives, honteuses. Seuls oseraient encore les pratiquer des régimes autoritaires. Que le gouvernement d'un peuple hautement civilisé puisse se livrer à de telles abjections dépasse mon entendement. »

Livre intime *Lettre à Menétréy* montre aussi un homme attentif aux instants de grâce. Cette plénitude qu'il a connue dans le désert, par exemple, dans un village touareg perdu à quatre ou cinq jours de marche de Tamanrasset. Jean-Claude Menétréy s'y est retiré avec sa première épouse. Michel Bühler y découvrira un soir « un sentiment de bonheur total [...]. J'étais sur une planète qui était la mienne, libre, apaisé. Je grandissais jusqu'aux limites du paysage, j'étais le paysage. »

D'autres circonstances, plus modestes, permettent l'apaisement. Comme cette visite à une auberge isolée en pleine montagne. « Ces moments inutiles, qu'on pourrait dire perdus, ne sont-ils pas les seuls qui méritent de survivre à l'oubli ? » Michel Bühler écrit ses colères et ses tendresses avec une liberté de ton rare dans ce « pays qui dort »,

comme il appelait la Suisse dans une chanson déjà ancienne. Sa rébellion n'empêche toutefois ni un certain recul, ni l'humour. Il avoue un « côté nain grognon », par exemple. Et imagine ce que Jean-Claude Menétrey lui répondrait lorsqu'il affirme que l'âge permet de « parler haut, parce qu'on n'a plus grand-chose à perdre » : « Tu me reprendrais, persifleur : [...] Ce ne serait pas plutôt parce que plus personne ne t'écoute ? »

ÉRIC BULLIARD, *La Gruyère*  
20 novembre 2003

*Coup de cœur*  
*Michel Bübler vous écrit une lettre*

*Belle déclaration d'amitié et journal intime, entre colère et bonheur. Une vraie réussite.*

**I**L NE CHANGE PAS, notre Michel Bübler national. Toujours en colère car il est pourri le monde! Toujours fidèle en amitié, grand pourvoyeur d'émotions. Il publie *Lettre à Menétrey*, cet ami cher disparu en 2002. Une longue missive qui est aussi un journal intime, une réflexion sur la barbarie des humains et la beauté du désert, d'un chalet où l'on refait le monde, d'un amour. Un livre irracontable puisqu'il mélange sans gêne les genres, les registres, passant de l'anecdote à la déclaration militante, de l'évocation poétique au portrait bouleversant de la Palestine en guerre.

Menétrey, ce fut l'ami truculent, « tonitruant », excessif de Michel Bühler. Avec qui l'on boit jusqu'à refonder l'espoir. Avec qui l'on voyage dans le désert du Hoggar pour découvrir la pureté, ce sentiment de bonheur total sur une planète enfin humaine. Le Petit Prince n'est pas loin, et c'est parfois ce qui agace ou fait sourire chez ces grands généreux du cœur. Mais la force de Michel Bühler, comme souvent chez les épidermiques de la révolte, c'est d'écrire comme ils parlent. De s'enflammer en trois lignes pour le Chili, la République dominicaine, la Palestine. Des nations ? Jamais. Des gens, des amis. Des regards ou des paroles rencontrés au hasard d'un nomadisme revendiqué. D'ailleurs, sa mère le lui répète assez : Michel Bühler a la bougeotte. Il a un amour quelque part dans Paris. Il a une passion : râler, chanter, écrire contre la misère et l'injustice. Franchement, il y a pire dans l'édition actuelle.

Michel Bühler a le militantisme lyrique, la révolte orageuse et la larme à l'œil. Il n'aime ni Expo.02, ni la mort, ni l'ennui. Il marche dans Paris comme Doisneau. Il épie. Il s'émerveille. Il observe le conflit israélo-palestinien comme il déplore la mort de la gare de Vallorbe. Une tristesse intime qui sait dire la petite mort du monde, de la compassion et de la fraternité illusoire. Incorrigible troubadour ! Et c'est peut-être dans ce fatras épistolaire qui se lit comme un roman de vie que Michel Bühler donne son meilleur livre.

JACQUES STERCHI, *La Liberté*  
29 novembre 2003

*Michel Bübler a récemment sorti un livre intitulé Lettre à Menétrey. Un ouvrage que l'on peut résumer en une lettre ouverte à l'un de ses amis, décédé il y a peu. Il y raconte ses nombreux souvenirs, ses voyages, mais aussi le quotidien, les tristes nouvelles de notre monde en décadence, sources de révoltes.*

**D**E MICHEL BÜHLER, nous avons aussi un CD, sorti il y a quelques mois. Il s'intitule *Voisins...* et l'ingénu auteur-compositeur-interprète n'y va pas par quatre chemins pour dénoncer les inégalités d'ici et d'ailleurs. C'est justement avec *Voisins...* qu'il tourne actuellement.

Devant tant de franchise et de qualité, il fallait à tout prix rencontrer Michel Bühler, on brûlait d'impatience qu'il nous dise, de sa voix puissante et chaleureuse, comment tout ça est arrivé.

Des étoiles au fond des yeux, nous l'avons trouvé à la salle Métropole à Lausanne, participant

avec bien d'autres à un concert de soutien lors de la journée mondiale des Droits de l'Enfance.

*Vous chantez depuis 1969 environ et votre premier livre a paru en 1987. Quel regard jetez-vous sur votre carrière ?*

— Je n'ai pas du tout tendance à regarder en arrière. Pour moi, ce qui est fait est fait. Ce qui m'intéresse, c'est ce que je suis en train de faire, ce que je viens de faire et ce que je vais faire demain. D'une façon générale, je suis assez heureux de ce que j'ai vécu quoi... je n'ai pas de regret, je pense que si c'était à refaire, je passerais par les mêmes choses.

*Vous êtes pratiquement le seul Suisse qui élève la voix et qui n'a pas peur des mots, qui n'y va pas par quatre chemins pour dire les choses. Est-ce que vous n'êtes pas lassé du manque de réaction et de la bêtise grandissante du peuple suisse ?*

— Lassé, non. Non, parce que je suis assez opiniâtre, assez obstiné. Non, je continue, c'est même presque un moteur d'être confronté jour après jour à la bêtise. Ça me donne envie de faire des chansons, ça me donne envie d'écrire des choses. Mais c'est une tendance générale... non, ça ne me lasse pas !

*Vous semblez, dans votre livre, assez nostalgique lorsque vous parlez de votre enfance, votre jeunesse, du mode de vie d'antan. Est-ce que vos illusions se sont perdues avec le temps, bien que, paradoxalement, vous gardiez toujours un côté idéaliste ?*

— Non, je constate que le monde actuel, c'est pas du tout le monde dont je rêvais quand j'avais 20

ans. Moi, je pensais qu'en l'an 2000 les gens travailleraient plus ou beaucoup moins, qu'ils auraient plus d'argent en travaillant moins. On s'aperçoit que l'ultralibéralisme triomphant aboutit exactement au contraire, c'est-à-dire qu'on dit aux gens « vous allez travailler plus, et gagner moins ». C'est une forme d'esclavagisme, c'est honteux, ça me fait gerber quand je pense à ça. Que des gens soient nos dirigeants, politiques ou économiques, en arrivent à ça et continuent, tiennent le haut du pavé, paraissent en disant « on a raison, on ne peut pas faire autrement », c'est absolument honteux. Alors voilà, j'ai pas perdu d'illusions, j'avais juste des espoirs et des illusions qui ne se sont pas réalisés, c'est pas pour autant que je n'espère pas qu'on va y arriver.

*La question suivante est un peu dans le même genre : est-ce que vous croyez en un monde meilleur ou est-ce que vous vous efforcez d'y croire ?*

— J'y crois, bien sûr !! Je viens de lire un bouquin qui s'appelle *Le Goût de l'Avenir*, d'un type qui sort un bouquin tous les deux ans et qui a un regard par rapport à la société actuelle qui fait voir les choses pas seulement le nez dans le mois de novembre 2003 mais qui nous fait prendre un petit peu de recul. Et il dit qu'une des caractéristiques de la civilisation actuelle, c'est qu'il semble que les gens ne conçoivent plus l'avenir. Quand j'étais jeune (je parle comme un vieux con ! mais on avait un avenir et on espérait qu'il allait se passer quelque chose, que ça irait mieux)... Le sentiment qu'on a maintenant, c'est que les gens vivent dans le présent, et l'avenir, non, on sait pas. Moi, j'ai le

goût de l'avenir, j'ai envie de l'avenir et j'ai toujours envie qu'on fasse mieux que ce qui est maintenant.

*Autant dans votre spectacle que dans votre livre, vous arrivez à toucher les gens, à atteindre leur sensibilité. C'est dû à quoi au fait ?*

— Ça j'en sais rien ! (*rires*). Pour le bouquin, et comme pour les chansons après le spectacle, je reçois beaucoup d'échos de gens qui me disent merci parce que ce que tu racontes, on le pense mais on sait pas le dire, on a pas l'habileté pour faire des chansons. Donc je crois que je rencontre beaucoup de gens qui se retrouvent dans mes chansons, dans ce que j'écris et qui ne se retrouvent pas dans ce qu'ils lisent dans la presse normale, dans ce qu'ils entendent à la radio, à la télévision, parce que c'est évident qu'il y a une partie de la presse qui suit ce qu'on appelle « la pensée unique », qui dit comme ça « Bush, c'est quelqu'un d'extraordinaire », « Couchevin, c'est quelqu'un d'admirable ». Les gens qui ne sont pas d'accord avec ça, qui sentent bien que c'est pas vrai, que Bush c'est une ordure, que Couchevin, c'est un débile !! (Je prends la responsabilité de ce que je dis ! Je ne suis pas le seul, il y a des journaux qui disent la même chose, *Le Monde diplomatique*, *Le Courrier*, chez nous, en Suisse...)

*Vous amenez les gens du rire aux larmes, mais est-ce que ça n'est pas un peu gênant de voir devant soi des gens pleurer pendant le concert ?*

— Non... Ben d'abord souvent, quand on est sur scène, s'il y a des projecteurs, si c'est une bonne

scène, on les voit quasiment pas, donc on sait pas. On les entend rire, mais on ne les voit pas pleurer ! Non, c'est pas gênant du tout, si des gens sont émus par une chanson, en général, c'est parce que moi-même je suis ému. Quand j'écris des chansons, les premières fois que je me les chante, il y en a certaines pour lesquelles je pleure, tout seul, devant ma glace, comme un con ! Si les gens sont émus comme moi en l'écrivant, ça veut dire que j'ai réussi à transmettre ce que je voulais. Alors non, au contraire, ça fait du bien de pleurer de temps en temps, hein !

*Après avoir lu Lettre à Menétrey et en réécoutant l'album Voisins..., il y a certaines chansons qui prennent une tout autre dimension, comme par exemple Giovanna...*

— Oui... (*long silence*). C'est sûr que le livre apporte un éclairage sur le disque, on comprend un petit peu mieux ce que je veux dire...

*Par rapport à l'actualité aussi... Notamment lors de votre voyage en Palestine, lorsque vous deviez aller à la cueillette d'olives et que les soldats ne vous ont pas laissé passer. Et il y a quelques semaines, on a appris dans la presse que des champs d'oliviers avaient été détruits par l'armée israélienne...*

— Ouais, moi j'ai été que dans un petit endroit, il y a des oliviers partout en Palestine. C'est pas forcément ces oliviers-là, mais c'est évident que ça se passe tous les jours, les paysans sont empêchés d'aller dans leurs champs. Maintenant, avec le mur de séparation qui est en train de se construire, il y a des gens qui habitent d'un côté du

mur, et leurs champs sont de l'autre côté, donc leur vie est détruite.

*Vous écrivez aussi : « Vite, que j'écrive, pour sauver cette journée de l'oubli. » J'ai ressenti que vous aviez besoin de faire un bilan de cette amitié maintenant finie et que vous aviez envie de dire une dernière fois les choses. Mais qu'est-ce qui vous a poussé à publier ces choses si personnelles finalement ?*

— Faire un bilan, oui. Mais je voulais aussi m'arrêter sur qui j'étais dans le monde actuel. Il y a des moments dans la vie où on se sent parfaitement intégré au monde et des moments (en tout cas moi) où je sais plus ce que je fais là. Donc ce bouquin, décrire ce qui se passe autour de moi, c'est une façon pour moi aussi de reprendre pied dans le monde actuel. Il y a ça et puis il y a une deuxième chose, c'est raconter mon copain Menétrey, parce que c'était quelqu'un de magnifique, de chaleureux, de démesuré. On ne rencontre pas des gens comme ça tous les jours, donc j'avais envie de faire partager ça aux lecteurs. Et puis raconter des choses plus intimes... j'ai pas été jusqu'au bout dans l'intimité, c'est-à-dire je ne raconte pas mon intimité avec ma copine, ça, ça ne regarde qu'elle et moi. Donc ce que j'ai livré de mon intimité, j'ai pensé que ça pouvait intéresser, toucher les gens. Mais je ne suis pas un exhibitionniste !

*La question de la fin... la question conne : si Christoph Blocher vous demande de composer un nouvel hymne national suisse, comment réagissez-vous ?*

— Ben, c'est bizarre car je suis en train d'essayer d'écrire une chanson sur Christoph Blocher et je lui dis qu'il se plante complètement! Le pays qu'il prétend défendre, qu'il prétend promouvoir, c'est un pays qui n'existe plus. Lui, il vit cent cinquante ans en arrière où il y avait des rudes paysans sur la montagne. Il faut savoir que les paysans, maintenant, ils sont ruinés, ceux qui cultivent la terre, ce sont des clandestins, des sans-papiers. Donc il est complètement anachronique. Et puis il le sait parfaitement, c'est un menteur, quand il dit aux gens que c'est en foutant dehors les requérants d'asile que la Suisse peut aller mieux... il est pas idiot, je pense qu'il est intelligent, Blocher. Mais, là, il ment. Je lui dirais que c'est un menteur, voilà.

*Propos recueillis par véro.*

*L'Art-Scène – Rock & Chanson – Culture Alternative*

*www.lartscene.com*

Décembre 2003